



27-00206
682421
français

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Composition française

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

① Dans A la lumière d'hiver, le poète Philippe Jaccottet décrit les derniers jours de vie de son beau-père, en décrivant chaque jour la détérioration physique et psychologique imposée par la maladie. Ce thème de la mort dans la poésie de Jaccottet est le fait d'une angoisse qui lui est propre et qu'il affronte à plusieurs reprises, en s'approchant au plus près de celle-ci.

C'est cette démarche, qui consiste à s'approcher au plus près de nos ~~peurs~~ peurs, qui semble valoriser Jaccottet Viel dans Jebergs lorsqu'il écrit : « Il y a peu, je lisais dans un quotidien l'entretien d'un écrivain très officiel, peu ainsi dire bien assis dans sa position d'écrivain, du genre qui a toujours à dire sur tout et participe volontiers à la vie publique. Et voilà que le même écrivain, tandis qu'on lui demande pourquoi il écrit, dans un moment d'épanchement, ouvre son cœur au journaliste et lui dit : " j'écris parce que j'ai peu de devenu fou". Louable confiance et sans nul doute sincère, mais c'est seulement que

ce n'est pas là le problème : tout le monde en toute matière s'active à ne pas devenir fou, qu'en joue au football ou qu'en envoie des livres. Le problème est en fait exactement contraire : qu'en sache cohabiter avec elle, la folie, qu'en sache la laisser affleurer hors de toute camisole. C'est seulement si on se tient aussi près du tragique qu'on a le droit d'envisager l'art comme médecine [...]. » S'opposant à un certain discours qui fait de l'écriture un échappatoire, Janguy Viel explique que l'écrivain doit se demander comment il peut approcher au mieux, « cohabiter » avec la folie. Ce n'est que de cette manière, pour Viel, que l'écriture peut répondre à sa vocation thérapeutique. La démarche qu'il propose est alors normative : à la question qu'un écrivain ^{qu'il cite} se pose, il en propose une autre, à ses yeux plus pertinente. En fait, l'ambition de Janguy Viel semble avant tout de singulariser l'écriture par rapport à d'autres activités : l'auteur doit se poser une question propre à la littérature, et, fuir la folie concerne autant le joueur de football que l'écrivain. Si les deux activités répondent à l'objectif de ne pas devenir fou, seule la littérature peut explorer cette folie. Notons ici que Viel ne limite pas la folie à un sens pathologique, mais à ~~des~~ ^{une} ~~peurs~~ ^{peurs} propres à l'existence qui menace de nous submerger.

C'est pour cela que la dernière phrase élargit le cadre de son propos au tragique. Et c'est donc en acceptant d'~~être~~ d'écrire sur ce tragique que la littérature peut pleinement se saisir de l'ambition d'être un remède, de nous faire vivre mieux.

Toutefois, si une telle démarche semble correspondre à des caractéristiques souvent valorisées chez certains artistes (on étudie le cas souvent décrit de l'artiste semblant dans la folie à force de ^{s'en} s'approcher), on peut se demander si celle-ci n'est pas trop ambitieuse (comme le destin tragique de certains artistes semble le certifier) voire un piège susceptible de consommer l'œuvre, neutralisant son ambition thérapeutique. Est-ce le tragique qui permet de répondre au mieux à l'ambition d'une littérature - médecine ?

Certes, l'entreprise d'enquête au plus près de la folie, en cohabitant avec le tragique, a pu se montrer féconde dans l'histoire littéraire (I). Toutefois, on se demande si cette démarche ne menace pas l'auteur, en ce qu'il risque de tomber dans un précipice neutralisant toute vocation thérapeutique de la littérature (II). Finalement, on se demande si la folie n'est pas intrinsèque à l'ambition trop grande d'une littérature - médecine ~~qui~~, qui serait une ambition trop démesurée (III).

L'ambition d'une littérature qui empêche le folie, le tragique pour mieux y répondre, proposée par Janguy Viel, semble répondre et prolonger l'idée antique de Catharsis. Cette idée, développée d'abord par Aristote dans La Poétique revient à valoriser l'exposition des passions dans le tragédie pour mieux y ^{faire face} répondre. La tragédie classique s'empare alors de cette ambition d'une mythicisation par la littérature. Certains auteurs peuvent revaloriser cette approche ou l'adapter, toujours avec l'ambition de montrer comment ne pas sembler dans le tragique, comment y faire face. Dans Cinna ou le clémence d'Auguste, Corneille montre la vertu du pardon face à la vengeance, ce qui contribue à la grandeur du personnage. Lorsqu'Auguste, ayant découvert le complot qui se tramait contre lui, décide de pardonner, il peut s'enclamer :

« Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être »

L'ambition est bien ici de chercher à ne pas devenir fou, en approchant le personnage d'une situation où la vengeance sanglante aurait pu intervenir. Auguste cohabite avec le doute de ce qu'il doit faire des traîtres démasqués. La littérature répond alors à l'ambition de nous confronter au tragique pour nous faire réfléchir à la manière de bien agir. Ce n'est qu'« aussi près du tragique » que la littérature peut être envisagée comme remède, comme le défend Janguy Viel.

Filière : BL

Session : 2021

Épreuve de : Composition française

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Cette idée est bien résumée à la ~~fin~~ fin de Bérénice de Racine lorsque tous les personnages renoncent à l'amour. Bérénice s'enclame alors :

« Adieu, servez tous trois d'exemples à l'univers »

Ainsi, on peut défendre la vertu d'une démarche littéraire qui confronte ~~l'art~~ pleinement à la folie, au tragique, et qui se veut alors remède.

La quête de l'écrivain de « cohabiter avec la folie » doit donc être l'objet d'un questionnement sur la manière de dire l'ampleur de cette folie, de ce tragique. C'est là que se pose véritablement la singularité de l'entreprise littéraire : trouver les bons mots pour dire ce que l'on a à dire. On pense par exemple à un auteur comme Lautréamont qui, dans les Chants de Maldonor, cherche à peaufiner le langage pour dire la folie de son personnage. Cela passe notamment par les comparaisons. Lorsque le personnage de Maldonor rencontre Mervyn, il le décrit ainsi : « Il était beau comme la rétractilité des serres d'un oiseau rapace » et accumule ensuite sur tout un paragraphe les images qui s'éloignent

de représentations ^{traditionnelles} classiques de la beauté. Un écrivain qui a placé au cœur de son œuvre la quête d'un langage pour dire le tragique, le folie, et certains écrivains ont alors placé au cœur de leur entreprise littéraire la quête d'un langage pour dire le tragique, le folie. On peut notamment penser à Georges Bernanos. Dans Sous le Soleil de Satan, il fait le récit, dans la première partie du roman, de Mouchette, jeune fille vivant en province, qui a des aventures sentimentales avec ~~des~~^{deux} notables du village. Lorsque Mouchette découvre qu'elle est enceinte, elle tue un de ses amants qui refuse de l'aider et semble dans le folie. Cette première partie semble, dans le style adopté, se rapprocher de Madame Bovary, du fait de la proximité des thèmes, et du style de Bernanos. La deuxième partie est cependant très différente puisqu'elle suit l'abbé Denissan qui va rencontrer Mouchette et lui permettre d'enfermer le mal qui justifie le folie (elle a été enfermée dans un asile après le meurtre). Ce que le changement de style indique, c'est combien le langage réaliste, pratiqué par Flaubert notamment, est ici insuffisant pour dire le mal, le folie de Mouchette. La deuxième partie est parsemée de nombreuses allusions bibliques, et le style métaphysique se revendique alors comme

le seul capable d'approcher, de comprendre (au sens d'enlacer pleinement) la folie, le tragique. La quête de l'enivrai est alors celle d'approcher au plus près la folie, de trouver les mots justes pour dire le tragique.

Enfin, on peut souligner, à l'instar de Janguy Viel, qu'une telle démarche visant à s'approcher de la folie est souvent valorisée. Une approche biographique de certains artistes, en mettant en avant le mystère, l'étrangeté de leurs existences, revient à teinter l'œuvre du même mystère. Si Les Chants de Maldoron fascinent autant, on peut supposer que ce n'est pas indépendant de l'existence même de son auteur, Isidore Ducasse, mort très jeune, enfermé chez lui, à écrire des textes étranges, effrayants. À force de s'approcher d'un peu près de la folie au travers de Maldoron, l'imagination du lecteur peut en venir à penser que l'auteur lui-même est devenu fou. Si cela ^{peut} être caricatural, on fera l'hypothèse que ce n'est pas notre expérience d'un texte aussi étrange n'en est pas indépendante. Certaines œuvres modernes jouent de l'image de l'enivrai devenant fou, comme dans The Shining de Stephen King par exemple. L'approche de Janguy Viel semble donc proche aussi de notre manière de valoriser certaines démarches artistiques qui, tout en nous plongeant ~~de~~ au plus près de la folie, du tragique, peuvent apporter un remède. Cependant, le problème que pose l'œuvre de l'autrement est plus vaste puisque, au plus près de la folie, l'auteur indique justement que son livre n'a rien d'un remède, mais

qu'il est de l'inverse « nocif », à ne pas mettre entre toutes les mains. On comprend alors que la démarche proposée par Viel induit le risque d'une neutralisation du propos par la folie que l'écrivain tente d'approcher.

Ainsi, si la démarche proposée par Janguy Viel peut sembler pertinente, on voit qu'elle n'est pas sans risque. Envisager l'art comme médecine en se tenant au plus près du tragique n'est viable que si la cobaltation ne devient pas une submersion de la folie sur le travail de l'écivain. On envisagera alors dans un deuxième temps le risque d'une folie comme précipice qui menace la vocation thérapeutique de la littérature proposée par Viel.

Peut-être que certaines œuvres montrent justement que la prétention du tragique à guérir est encensée. Le cas de L'autrement montre bien la neutralisation de cette démarche qui perd de vue la finalité thérapeutique proposée par Janguy Viel. Certains auteurs font apparaître le fait que tout remède n'est que transitoire et qu'au fond, la folie, le mal, le tragique, menace toujours de revenir. C'est ce que souligne Albert Camus dans les dernières pages de La Peste : alors que l'épidémie

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Composition française

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

S'achève, la menace qu'une nouvelle se déclare n'est pas érodée pour autant, et il évoque le fait que le crime peut donner n'importe où, en attendant de revenir. Ce qui explique Camus dans L'homme révolté, c'est qu'il est vain de trop s'apresentir sur le mal qui revient toujours, et que l'environnement doit au contraire chercher à adoucir cette perspective. C'est sans doute ce qui explique le recours au comique dans les pièces de Beckett ou de Ionesco, comme dans Le leçon par exemple où l'effet de surprise de l'arrivée d'un nouvel étudiant après le meurtre du premier (du premier de la pièce, mais on comprend que ce n'est pas le premier meurtre du professeur), l'incohérence et l'absurdité de l'élève qui apprend l'ordre des chiffres et ne comprend pas comment les assembler, ... tout cela contribue à se nous rapprocher de la folie en nous confrontant à une perte de repères, sans proposer d'autre remède que le rire face à l'absurdité des choses. Aussi, la démarche de l'élève vient à se neutraliser.

Mais on peut aussi voir que la littérature à portée thérapeutique ne passe pas nécessairement par un

recours au tragique, ou à la folie. La démarche de l'écriture de soi montre justement que c'est parfois la lutte contre une folie, ou la fuite de celle-ci qui permet d'envisager l'air comme médecine (comme l'affirme l'auteur que nuance Janguy Viel). Lorsque Michel Leiris publie L'Âge d'homme, il fait précéder son texte d'une préface intitulée « La littérature considérée comme taumachie », où il explique que l'écrivain doit affronter sa « Bête intime » qui le menace par son refus d'atteindre ce que Viel appelle une « médecine » et que l'on peut ici interpréter comme étant une compréhension véritable de soi-même. Ce n'est qu'en tenant la folie, le tragique que l'on peut se dire honnêtement, et véritablement, comme le genre autobiographique invite à le faire. Rousseau, dans Les Confessions, explique à quel point dans sa vie en société il n'est pas lui-même dans son être véritable (~~ni est-ce pas le propre de la folie que d'être dirigé par d'autres forces que celles de la volonté intime ?~~), et cherche alors dans son livre à se révéler tel qu'il est réellement, dans toute la vérité de sa nature. Le Rousseau aliéné de la vie en société, qui n'apparaît pas tel qu'il le voudrait en fait au profit du Rousseau véritable, tel que l'auteur le prône du moins. Ainsi, la démarche proposée par Janguy Viel est mise en cause, puisqu'il ne s'agit pas tant de célébrer

avec la folie que d'enfin s'en détacher par l'écriture.

Ce qui est donc mis en cause ici, c'est la capacité à remédier à la folie par le fait de s'en saisir au plus près, de cohabiter avec le tragique. On peut radicaliser cette perspective en suggérant l'idée que cette démarche peut nuire à l'œuvre même. Le personnage de Frenhofer dans Le Chef d'œuvre inconnu de Balzac est à ce titre éclairant, puisque celui-ci, à force de travailler à son œuvre avec acharnement, finit devient fou et meurt, ne laissant derrière lui qu'une toile incompréhensible. Balzac montre bien comment la folie envahit l'esprit du personnage, et nuit à son activité artistique et à son existence. Ce qu'explique Janguy Viel c'est que l'écrivain doit saisir le ce qu'il trouve tragique dans l'existence pour proposer véritablement un remède. Or on voit qu'au fond du tragique, il n'y a parfois rien pour y remédier. C'est pour cela que le personnage de Bardamu, le « moi-objet » de Céline selon Marie Christine Belleste, ne fait qu'exprimer de manière brutale le pessimisme anthropologique de l'auteur. Voyage au bout de la nuit est le diagnostic des vices de la société et des hommes. Ainsi, il y a une renouation à tout remède possible, bien que l'auteur s'approche au plus près de ce qu'il y a de plus tragique (la guerre, la colonisation, le travail à la chaîne, la misère, ...).

On voit alors que si la thèse de Janguy Viel a pu sembler pertinente, elle présente des limites pour répondre à l'ambition d'une littérature-médecine, qui remédie au tragique de l'existence. On peut proposer d'étudier dans un dernier temps ce que révèle une telle ambition sur notre manière de concevoir le travail de l'écrivain, en nous demandant si cela ne ~~est~~ risque pas de trop valoriser la démarche de l'artiste par rapport à l'œuvre.

En effet, Janguy Viel place une ambition très haute pour l'écrivain : il s'agit d'accepter de cohabiter avec la folie, de la laisser s'enpriser sans chercher à la contraindre afin d'envisager l'art comme médecine, pour participer légitimement à la vie publique. Or cette demande vise à singulariser la littérature qui doit, pour Viel, ne pas être qu'un divertissement au sens de Pascal visant à ne pas affronter nos peurs les plus intimes. Il s'agit en fait de présenter le modèle de l'activité littéraire, de mettre en avant ce que le travail d'écriture peut avoir d'herculéen. Cela passe par le fait de poser un projet très ambitieux, à savoir le fait d'envisager l'art comme médecine. Or on pourrait y opposer, à l'instar de Milan Kundera dans L'Art du roman, que la littérature ne permet qu'une «regone de l'incertitude» (Kundera n'utilise ce concept que pour le roman mais on se propose ici d'en élargir l'usage). En effet, l'ambition de vérité, de médecine peut sembler

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Composition française

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

trop démercée pour la littérature. Dans le Tiers-Livre de Rabelais, Pantagruel se demande si il doit se marier ou non, et pour répondre à ce problème, il consulte savants, poètes, philosophes, ... ce qui ne lui apporte pas de réponse mais peur de faire le ton du problème. Peut-être que s'approcher de la folie, du tragique, de céder avec, ne devrait pas tant avoir pour ambition d'y trouver un remède que d'en faire le ton avec précision, pour montrer ce qu'est véritablement le tragique, à la manière de l'autrement dans Les Chants de Maldoror qui renonce à la proposition d'un remède pour plonger au plus près du mal qui possède le personnage.

Le problème que semble poser un objectif, une ambition trop haute pour la littérature est d'auorder trop d'importance à la démarche de l'écrivain par rapport à son œuvre. On peut être amené à voir, selon une approche biographique comme on l'a ~~vu~~ vu, à quel point le créde de l'écrivain a consisté en l'approche du tragique de l'existence, et dans quelle mesure sa vie a été orienté vers la quête d'un remède. La Recherche du temps perdu est une quête pour conjurer

le passage inévitable du temps qui semble nous échapper et ne revenir que de manière involontaire. Ce que cette perte a de tragique est conjuré par le remède que le narrateur découvre dans Le Temps retrouvé : l'écriture. Mais souvent, l'image de Proust enfermé dans une chambre insensibilisée, passant les dernières années de sa vie à écrire se surimpose au remède, à la vérité que la série de romans apporte. En Proust lui-même condamne dans Centre Sainte-Beuve le fait de surimposer l'entreprise de l'écriture sur la « vérité d'art ». L'art pense comme médecine établit une approche très ambitieuse qui risque de trop valoriser l'entreprise de l'écriture, par rapport à l'œuvre finale.

On peut finalement se demander si une démarche plus modeste ne permettrait pas d'envisager l'art comme médecine, face au tragique de l'existence. Si la folie semble inhérente à un projet démesuré, irréalisable, comme celui de Frenhofer qui cherchait à faire le tableau le plus réaliste possible (La Belle Noiseuse), une approche plus modeste peut convenir à faire office de médecine. En effet, la médecine semble avoir au fond comme fondement de nous aider à vivre mieux sans forcément répondre au mal lui-même (parfois, malheureusement, cela est impossible). C'est devant elle à cette ambition que peut répondre la littérature. L'intérêt de la littérature

ne serait pas tant d'offrir un remède parfait, qu'une solution
peu, le temps des pages qui composent le livre, de vivre mieux.
Pour montrer bien cela dans Journées de lecture quand il explique
que les livres ne nous permettent pas tant d'avoir des réponses à
ce que nous trouvons tragique que de poser le problème d'une
manière différente, de nous donner à penser. On terminera alors
en mentionnant l'œuvre de Jaccottet qui a beaucoup
insisté sur la notion de « pauvreté » dans son œuvre qui
semble d'apporter des vérités générales sur le monde, un
remède absolu, ^{à ce que l'existence peut avoir de tragique}, mais qui plus modestement, ne cherche qu'à
permettre de mieux vivre, sans chercher à se nuire.
Dans L'Ignorant, il insiste sur la nécessité du
retrait pour le poète qui doit laisser le tragique
du monde s'exprimer, comme le merle dans A la lumière
d'hiver comme nous l'avons mentionné.

On s'en demande si le tragique permettait
véritablement de proposer, par la capacité de l'auteur à
cohabiter avec, un remède, une médecine pour y faire face.
Il est apparu que cette démarche présente plusieurs limites, et
on a plus modestement voulu montrer que l'écrivain ne
devrait pas tant chercher à découvrir, dans une entreprise
littéraire qui serait trop ambitieuse, un remède absolu contre
le folie ou le tragique, mais davantage offrir des

perspectives pour mieux vivre, sans prétendre mécaniquement se tenir aussi près du tragique que ne le propose Janggy Viel.